ERREURS

N° 95.

SUR

LA MÉDECINE;

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 5 mai 1830, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR AUGUSTE-JEAN-BABTISTE PETEL, né à Coust,

Département du Cher.

Errare humanum est.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1830.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LANDRÉ-BEAUVAIS, Doyen.	Messieurs
Anatomie	CRUVEILHIER, *Suppléant.*
Physiologie	DUMÉRIL.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	CLARION.
Pharmacologie	GUILBERT.
Hygiène	ANDRAL.
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. ROUX.
Pathologie médicale	FIZEAU. FOUQUIER.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Président.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT, *Examinateur.*
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	DESORMEAUX.
Clinique médicale	CAYOL. CHOMEL. LANDRÉ-BEAUVAIS. RÉCAMIER.
Clinique chirurgicale	BOUGON, *Examinateur.* BOYER, *Examinateur.* DUBOIS. DUPUYTREN.
Clinique d'accouchemens	DENEUX.

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, DES GENETTES, DEYEUX, LALLEMENT, LEROUX.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubled.
Bayle.	Dubois.
Berard.	Gerdy.
Blandin.	Gibert.
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier.	Lisfranc.
Briquet.	Martin Solon, *Suppléant.*
Brongniart.	Piorry.
Cloquet.	Rochoux.
Cottereau.	Sandras, *Examinateur.*
Dance.	Trousseau, *Examinateur.*
Devergie.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON AÏEULE MATERNELLE,

MADAME MADET.

A MON PÈRE.

A MA MÈRE.

A J.-B. PETEL.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/erreurssurlamede0000unse

ERREURS

SUR

LA MÉDECINE (1).

CHAPITRE PREMIER.

Civilisation ; livres de médecine populaire ; éducation.

Les *erreurs* viennent toutes de l'ignorance, puisque toutes sont relatives aux connaissances humaines : la civilisation est donc le seul remède de celles du peuple. Grâces à cette civilisation, nous ne brûlons plus solennellement ces astrologues monomanes, ces sorciers imbéciles, ces possédés fous que réclament si à propos les Petites-Maisons ;

(1) L'auteur de cette brochure n'appartient à aucun système, aucun ne le satisfait ; il tâche d'observer et de s'en tenir à l'expérience : il se propose de traiter ses malades comme lui-même, en pareil cas, voudrait être traité. Quant à cette thèse, elle ne sait point flatter ses juges en se parant à chaque page de leurs noms, elle s'affuble des plumes du paon, et, par respect ou par négligence, ne cite que rarement l'auteur qu'elle travestit ; elle critique, parce que la critique est facile ; elle vise à un seul but, le diplôme.

peut-être la verrons-nous bientôt chercher le crime dans une organisation malade et absoudre l'humanité de la peine de mort. Mais, si à la place des rêveries métaphysiques elle a créé la philosophie des sciences positives ; si par les arts industriels elle a agrandi les chances de la vie de l'homme, ne devons-nous pas aussi à une fausse direction de cet esprit progressif ces immenses villes, sépulcres d'hommes vivans ; cette passion dominante qui, même sous le manteau des honneurs et de la science, n'ambitionne que l'argent ; cette mélancolie de la vieillesse, qui assiége la *jeune France*, et lui rend la vie presque insoutenable.

Toutefois la civilisation en faisant disparaître certaines erreurs sur la médecine a rendu celles qui restent moins grossières ; on pourrait même dire que presque toutes ont quelque chose de vrai, et qu'elles semblent le résultat plutôt d'un demi-savoir que d'une ignorance complète. Les gens du monde parlent et pratiquent la médecine comme ils l'ont apprise, en interprétant, soit les conversations de quelques médecins, soit les faits qui se sont passés sous leurs yeux, soit les livres de la science adressés au peuple.

Comme sans anatomie et sans étude spéciale il est impossible de comprendre quelque chose à l'art de guérir, on ne peut pas s'empêcher de blâmer, et cette avidité d'explications dont l'empressement poursuit le médecin de maintes et maintes questions déplacées, et ces causeries scientifiques que commande impérieusement l'inflexible usage. Quant à l'interprétation des faits de la nature, rien de si difficile, même pour l'observateur de profession : que le peuple se rappelle donc, avant de prononcer sur une cure merveilleuse ou sur la mort d'un malade, sur le talent ou sur l'incapacité d'un médecin, combien on avilit sa raison en jugeant de ce qu'on ignore, combien on insulte à toute justice en voulant avilir ce qu'on n'est pas en état de juger. » (*Cabanis.*)

Les livres de médecine adressés aux gens du monde ne manquent jamais de leur donner des idées fausses ou incomplètes, et ils inspirent une confiance aveugle et homicide à des personnes qui ne tien-

nent aucun compte des modifications relatives au sexe, à l'âge, à la constitution.... Quel livre, d'ailleurs, peut suppléer à l'habitude de voir des malades? Dans quelles erreurs ne doivent pas tomber ces nouveaux érudits? ne s'imaginent-ils pas souffrir par cela seul qu'ils ont sous les yeux un livre de médecine? malades, auront-ils plus le talent de se soigner eux-mêmes, que Voltaire qui s'empoisonne avec de l'opium, ou que le médecin qui appelle un confrère? Si eux aussi consultent l'homme de l'art, ils balanceront entre le traitement du livre et l'ordonnance du médecin, ils seront dans une incertitude cruelle : combien donc il vaut mieux que l'homme de la campagne, en attendant les secours de la médecine, s'abstienne de tout remède et suive la nature, que d'agir à contre-sens, d'après les conseils des commères et du charlatanisme imprimé. Pour en finir avec les livres de médecine *mis à la portée de toutes les intelligences*, je répéterai, après M. le professeur *Richerand* : L'Avis au peuple de *Tissot* et la Médecine domestique de *Buchan*, car il faut les nommer par leur nom, ont coûté la vie à plus d'hommes que la guerre la plus meurtrière.

L'enfant, à sa naissance, souffre presque toujours de l'empressement de la sage-femme, qui ne manque guère, afin de prouver l'utilité de sa présence et son savoir-faire, de rompre la poche des eaux à contre-temps, et de simuler quelque manœuvre, nuisible à la fois au fœtus et à la mère.

Moins barbares que quelques peuples anciens, nous commençons à faire grâce des bains froids aux nouveau-nés; l'eau tiède a l'avantage de les mieux nettoyer et de les mettre dans des circonstances presque semblables à celles où ils se trouvaient dans le sein de leur mère. Mais, en dépit de l'influence mortelle du froid sur les enfans, on les transporte par toutes les saisons, le jour ou le lendemain de la naissance, à une mairie éloignée; on les fait séjourner dans une église obscure, humide, froide et malsaine, où les affusions d'eau bénite leur font souvent payer de la vie.....

Plus tard, nous pressons les enfans de marcher avant que leurs forces le permettent, ce qui ne laisse pas que d'occasioner des déviations dans

des os mal formés. D'un autre côté, on ne veut pas qu'ils jouissent d'une bonne santé s'ils n'ont pas de poux, et, sans s'inquiéter des excoriations qu'entraîne cette vermine, on ne prend pas la peine de la détruire complètement par des soins de propreté; on va même jusqu'à en transporter d'un enfant à un autre : *les poux suçent les mauvaises humeurs*, parce qu'en déchirant la peau ils la font suppurer. Le peuple a donc bien confiance dans la philantropie des animaux parasites, puisque, selon lui encore, *les sangsues ne tirent que le mauvais sang.*

A mesure que l'intelligence des enfans se développe, ils n'entendent parler que de contes et de revenans; on leur fausse ainsi l'esprit avec des choses absurdes; aussi combien de monomanies roulent sur les sorciers et les démons ! Aux approches de la puberté, quand l'homme physique a besoin de tant de mouvemens et de tant d'exercices, il se voit emprisonner dans un collége, où se développent avec rapidité toutes les passions, où, plus que jamais, se fait sentir le souffle empoisonné de l'homme sur l'homme, et où, peut-être, au moral comme au physique, se compensent assez également les avantages et les inconvéniens de l'éducation actuelle.

CHAPITRE II.

Alimens, air, vêtemens.

Le peuple juge les qualités nutritives des alimens d'après le temps plus ou moins long que ceux-ci empêchent la faim de venir; aussi, du pain lourd, fait avec une pâte mal levée, mal cuite, lui semble préférable, sinon sous le rapport du goût, du moins parce que, selon lui, il est plus nourrissant, c'est-à-dire parce qu'il fatigue plus longtemps son estomac vigoureux. Il prête exclusivement au pain la vertu de *faire le sang*, des gens sanguins s'en abstiennent dans des vues hygiéniques, et le remplacent par une plus grande quantité de viande : c'est absolument comme si quelqu'un, empoisonné avec du vert de gris, allait chercher un antidote dans l'arsenic.

Le peuple regarde tous les liquides comme si peu nourrissans, que,

dans les affections les plus inflammatoires, le malade ou ceux qui l'environnent demandent toujours au médecin la prescription d'un *simple bouillon*, et, loin d'être indifférent comme un verre de tisane, ce bouillon se trouve précisément notre aliment le plus réparateur, sans qu'on puisse excepter les rôtis, les daubes et toutes les préparations culinaires tirées du règne animal. Le régime végétal répare bien moins; aussi s'est-il associé dans la chrétienté d'Europe les œufs, le lait, les poissons, les pluviers, les poules d'eau, les canards sauvages, les bécassines, « animaux dont la chair noire, comme le dit M. *Richerand ;* plus animalisée, plus échauffante, devait être proscrite de la cuisine des monastères avec encore plus de rigueur que celle des volailles de basse-cour » Quelle tolérance gastronomique!

Les gens du monde traitent d'*échauffans* le sucre, les œufs, les viandes succulentes : le peu de résidu qu'entraîne la digestion de ces alimens ne semble pas avoir d'autre cause qu'une absorption presque complète et éminemment nutritive; d'un autre coté, on appelle *rafraîchissant* tout ce qui produit cette sensation dans la bouche, comme la salade, les pastilles à la menthe; mais le refroidissement instantané, dû à l'évaporation du vinaigre et de l'huile essentielle de menthe, fait bientôt place à une chaleur plus ou moins âcre et à une stimulation générale, dont les effets sont opposés à ceux des véritables rafraîchissans.

Cette malheureuse stimulation, qui use la vie d'autant plus vite qu'elle l'active d'avantage, se renouvelle tous les jours sous l'influence du *thé*, du *café* et surtout des *assaisonnemens :* l'estomac, sans cesse surexcité, se charge d'un surcroît de nourriture, cause évidente des nombreuses maladies des organes digestifs. Avec quelle rapidité l'organisme ne doit-il donc pas se détruire?

Est-ce sans motifs valables que l'on a dit : l'homme *mange trop?* Ne le voit-on pas prendre *par raison* une dose énorme d'alimens, comme si, sans se fatiguer par une longue digestion, il devait s'assimiler tout ce qu'il digère et accroître ainsi son organisation? L'expérience atteste, au contraire, que quelques pesonnes débiles, grâces à

un régime moitié moins substantiel que le régime ordinaire, se sont ménagé une verte vieillesse jusqu'à un âge très-avancé. La tempérance entre pour beaucoup dans le bonheur de la vie et dans la longévité.

C'est avec peine que l'on voit le bas peuple se nourrir presque exclusivement de viandes salées, qui, par le plus ou moins de matières décomposées qu'elles contiennent, donnent lieu à des espèces d'empoisonnemens; du reste, elles réparent peu, elles donnent une chétive constitution, et, à force d'irriter, elles enflamment l'appareil digestif.

On regarde généralement les melons, les prunes, les abricots, les pêches comme *fiévreux :* ces fruits, pris avec modération, aident, au contraire, à supporter les chaleurs de l'été et préviennent les gastro-entérites; mais là, comme ailleurs, l'abus est nuisible; aussi un estomac rempli outre mesure de ces substances froides rendra nécessairement malade; seulement, on observera plutôt une indigestion ou une inflammation qu'une fièvre, mot magique avec lequel le peuple désigne toutes les altérations qui échappent à la vue.

La vanille n'entre jamais dans le *chocolat de santé*; les gens du monde regardent comme moins sanitaire le chocolat à la vanille. Cet aromate, cependant, favorise la digestion de la fécule et de l'huile de cacao, tout en rendant le chocolat plus agréable au goût. J'observerai, à propos de goût, que tout en engageant à le satisfaire, je suis loin d'approuver nos paysans, qui, dans leurs maladies, ne cessent de répéter : *il faut essayer de manger ; ce qui plaît à la bouche est bon à l'estomac.* Il arrive quelquefois que le goût fait ses fonctions comme dans l'état de santé, tandis qu'un organe enflammé réclame une abstinence complète. J'avance cette proposition, et je ne suis cependant pas un grand partisan de la diète absolue.

Qui n'a pas vu, dans nos campagnes, corriger la prétendue *crudité de l'eau* avec du vin, du sucre, du vinaigre ou un morceau de pain grillé; ce dernier moyen mérite la préférence si la personne est en sueur; pendant qu'elle s'amuse à combattre la crudité, la sueur se passe et la boisson devient innocente.

L'eau de la Seine passe en province pour très-mauvaise; on ne manque jamais de lui attribuer la diarrhée des nouveaux venus. Cette eau clarifiée, telle qu'elle se boit, se trouve, au contraire, dans les conditions les plus favorables à la santé : limpide et pure, les sels qu'elle contient, loin d'être nuisibles, ne servent qu'à lui donner une légère vertu laxative qui facilite la digestion ; et la diarrhée des débutans à Paris tient pour le moins autant à l'air de cette ville, aux alimens si souvent falsifiés, à de nouvelles occupations qu'à l'eau très-innocente de la Seine : autant vaudrait lui attribuer les flueurs blanches des femmes qui viennent de la province. Les étrangers usant d'alimens très-sains et d'un vin généreux résistent à l'influence débilitante de Paris, et sont rarement incommodés de leur nouveau séjour ; ceux qui ne s'assujétissent pas à ces précautions sont sujets à payer un tribut, même en buvant de l'eau d'Arcueil.

L'habitude, dans le peuple, de *prendre de l'eau-de-vie à jeûn*, produisant une irritation sans cesse répétée sur un organe vide, doit être notée comme une des causes les plus fréquentes des cancers de l'estomac : indiquer cette maladie, n'est-ce pas assez signaler l'erreur qui tend à la produire?

Ce proverbe : *Le vin est le lait des vieillards*, fait tomber dans des excès journaliers des gens âgés, qui ne veulent pas même se priver de vin pendant leurs maladies. On ne peut se dissuader combien ces excès hâtent ou aggravent chez les vieillards les maladies du cœur et de l'encéphale. Le vieillard doit user de peu de vin et d'une alimentation assez réparatrice sous un petit volum , afin qu'il puisse, sans les frais d'une longue digestion, retremper complétement ses forces.

On corrige dans quelque pays la *crudité du lait* en le faisant bouillir avant de l'employer ; ce qui le décompose en partie, lui enlève l'air qu'il contient, sa saveur et son arôme : le meilleur lait est celui qui conserve encore sa température naturelle. Je ne puis passer sous silence cette consommation prodigieuse que font les grandes villes d'un lait frelaté venant de vaches poitrinaires ; un pareil aliment n'est-il pas évidemment nuisible à des personnes délicates, qui n'ont déjà que

trop de tendance à venir elles-mêmes phthisiques; ainsi s'accumulent dans les villes toutes causes de mort.

L'air est indispensable à la vie autant par la pression qu'il exerce que par l'oxygène qu'il fournit à la respiration. La pression sur chacun de nous équivaut à 16,000 kilogrammes (33,600 livres); des gens du monde tremblent en pensant à ce fardeau, d'autres préfèrent n'y pas croire; mais qu'ils mettent fin à leurs craintes et à leurs doutes, en réfléchissant sur les poissons qui, chargés de quelques millions de livres à des profondeurs de deux ou trois mille pieds au-dessous de la surface de la mer, se meuvent cependant avec la plus grande agilité. Cette pression énorme se trouve contrebalancée par l'impénétrabilité de l'air et des liquides dont la nature a pénétré les corps organisés; ensuite cette pression en tout sens permet, en se détruisant elle-même, toute la liberté de nos mouvemens.

On dit généralement que l'air est *lourd, pesant*, lorsque le baromètre prouve le contraire; la sensation de fatigue que nous éprouvons alors tient à ce que l'air, saturé d'humidité, ne peut plus se charger des matériaux de notre transpiration; l'électricité n'est pas non plus sans jouer un certain rôle dans ce phénomène précurseur des orages, puisqu'une légère pluie nous rend tout notre bien-aise accoutumé.

Rien de plus ordinaire que de brûler du papier, du sucre ou du genièvre dans l'intention de purifier l'air; mais n'est-ce pas le vicier d'avantage que lui enlever son oxygène en augmentant son acide carbonique. D'ailleurs, l'odeur de ces corps, comme celle du vinaigre, masque simplement les miasmes, que le chlore seul a la propriété de détruire en les décomposant. On doit dans tous les cas possibles établir un courant d'air, ce renouvellement veut être répété souvent, mais avec précaution, surtout dans les chambres des malades que le peuple laisse croupir dans une athmosphère infecte. L'air empesté, effet inévitable de l'accumulation d'hommes souffrans, suffirait pour mettre en question l'utilité de nos hôpitaux, toujours abrités du soleil et des vents par les murs des villes. L'action continuelle de l'air sur l'organisation, la quantité immense d'azote qu'il fournit aux herbivores,

les maladies du cœur et des poumons, qui enlèvent au moins les trois quarts des hommes, prouvent que l'air nous importe bien plus que tous nos alimens et tous nos médicamens. Si ensuite nous tenons compte de la chaleur, de la lumière, de l'attraction, etc., ne sommes-nous pas tentés de faire entrer presque toute la thérapeutique dans l'application des agens physiques.

Chaque homme respire dans l'espace de vingt-quatre heures dix-neuf mètres cubes d'air, c'est-à-dire l'air que contiendrait une salle longue de cinquante-sept pieds, large de cinquante-sept pieds, et dont le plafond serait à cinquante-sept pieds de hauteur. Cette quantité d'air est immense; aussi combien doit souffrir la respiration, et avec elle toute l'économie, quand plusieurs individus s'assemblent dans une chambre peu spacieuse, surtout si le froid ne permet pas de l'aérer souvent : tous alors respirent un air plus ou moins privé d'oxygène, plus ou moins surchargé d'acide carbonique, saturé des produits liquides et gazeux de leurs transpirations cutanées et pulmonaires. La vie peut-elle s'accommoder d'un mélange si dégoûtant? Que sera-ce si un de ces individus porte une vieille maladie de poitrine; l'air de ses poumons, respiré sans cesse par d'autres personnes, remplira-t-il le but de la nature? De là transportons-nous dans un café, dans un théâtre, dans un bal, dans une réunion nombreuse quelconque. Si toutes les matières qui s'y respirent pouvaient être saisies par la vue, si leurs effets sur la vie nous étaient dévoilés à l'instant, la discordance de nos plaisirs avec les lois de la nature donnerait à penser, non pas que nos goûts des plaisirs soient blâmables, mais que nous nous sommes trompés sur les moyens de les satisfaire.

La mode a tant de vogue qu'elle se trouve placée au-dessus de la critique, tout le monde, en y réfléchissant, rit de nos grotesques chapeaux, qui ne garantissent ni du froid, ni de la pluie, ni du soleil; tout le monde rit des pans mesquins de nos habits de cérémonie, les rieurs eux-mêmes sont esclaves de l'usage.

L'abus des corps et des lacets est tout aussi reconnu que l'abus du

maillot; celui-ci a disparu, grâces à *Jean-Jacques ;* celui-là cessera, lorsqu'au lieu de faire imiter la taille de la guêpe la mode prescrira quelque modèle aussi gracieux. En attendant, comme conséquence nécessaire de l'obstacle aux mouvemens respiratoires et aux fonctions digestives, apparaissent en foule des congestions pulmonaires, des hémoptysies, des phthisies, des anévrysmes du cœur, des gastro-entérites, des avortemens, des fœtus vicieux et morts. N'est-ce pas payer trop cher les regards de quelques êtres indifférens.

Combien de varices et de gonflemens des membres inférieurs ne sont dus qu'à la compression des jarretières : des gonflemens, en effet, disparaissent avec cette cause.

Que de ridicule et de sottise à la fois dans ces chaussures qui font gémir les pieds, comme s'il appartenait à un cordonnier de corriger la nature.

Pourquoi interdire aux enfans le coton appliqué sur la peau ? les chemises de coton ne sont-elles pas plus douces que celles de toile, et ne se refroidissent-elles pas moins vite après avoir été mouillées.

L'usage de la flanelle est généralement trop négligé, soit par prévention, soit par indifférence : les personnes faibles, la plupart des habitans des villes ne devraient jamais oublier cette précaution hygiénique, qui permet à la peau ses fonctions en dépit de nos coutumes casanières.

Les cosmétiques, fruits des veilles et du génie de nos perruquiers, ne manquent jamais, dans les annonces, de conserver, de faire naître, d'empêcher de blanchir et de tomber les cheveux; mais au lieu de produire toutes ces merveilles, ils arrêtent, par l'enduit qu'ils forment, la transpiration cutanée, qui se coagule en petites écailles furfuracées. Cette transpiration suspendue, soit par cette cause, soit par une coiffure lourde et imperméable à l'air, ne doit-elle pas entraîner la chute des cheveux et s'opposer au libre exercice des facultés intellectuelles : aussi nos vieux militaires sont-ils presque tous chauves, accident si rare chez les femmes; aussi l'homme, dont l'intelligence

travaille reste-t-il le plus souvent la tête découverte, ce qui ne s'observe guère dans la classe ouvrière.

CHAPITRE III.

Habitations, sommeil, bains, remèdes de précaution, tabac.

Un grand nombre de maisons encadrées dans le plan des villes se soustraient à une insolation abondante : humides, tristes et manquant de je ne sais quoi, elles sont inhabitables pour des personnes nerveuses, et toujours plus ou moins nuisibles à celles qui les occupent. La plupart, avec des ouvertures trop étroites ou trop peu multipliées, ne jouissent que d'un demi-jour, de sorte qu'elles décolorent et étiolent l'homme avec la même facilité que l'art fait blanchir certains végétaux en les privant de lumière. C'est-là ce qui arrive à l'habitant des villes, et d'autant plus vite qu'il a plus l'habitude de mettre la nuit à la place du jour.

Les chaumières sont exposées de tous côtés aux rayons du soleil, mais à leur porte la boue et le fumier alimentent indéfiniment les fièvres intermittentes ; leur plancher, d'argile pilé, se trouve souvent plus bas que la cour, il en reçoit les eaux, et forme une espèce de marais dans la maison même. Ces chaumières, généralement peu élevées, encombrées de lits et de meubles, infectées par des bassies et des laiteries mal tenues, n'ont pour fenêtres que des ouvertures resserrées qui laissent pénétrer le jour avec peine ; les croisées, d'ailleurs, ainsi que les portes, jetées comme au hasard, ne manquent guère de recevoir un vent empoisonné par des émanations marécageuses. L'influence des champs et du grand air ne suffit pas toujours à contrebalancer une habitation grossière et malsaine ; faut-il donc que les hommes les plus utiles ne connaissent des arts que ce qu'ils ont de mauvais !

Un mot sur les *animaux domestiques :* ne les voyons-nous pas çà et là se nourrir de foins vasés ou mal conservés, étancher leur soif avec des eaux croupies, et devenir étiques à force de travail. Entassés dans

des étables obscures toujours pleines de fumier, manquant le plus souvent de litière fraîche où séjournant la nuit près des marais, étrangers aux soins de la brosse et de l'étrille, ne semble-t-il pas que toute leur hygiène soit dans le séton du maréchal ferrant.

Le sommeil, à Paris, ne commence guère qu'à minuit, et il se prolonge bien avant dans le jour. L'éclairage des réverbères peut-il donc tenir lieu chez l'homme de la lumière naturelle, et le repos pris pendant le jour ne répare-t-il pas infiniment moins que celui de la nuit? Les plaisirs, les affaires, la santé gagnent-ils à ce renversement?

Les enfans dorment beaucoup, et cependant, dans l'intention de les faire dormir davantage, on ne manque jamais de les bercer. Ce bercement les empêche d'abord de reposer, il les étourdit ensuite en congestionnant faiblement leur cerveau ; il les dispose donc aux véritables congestions cérébrales. Gardons-nous de vouloir mieux faire que la nature!

L'usage des bains n'est pas assez répandu ; des personnes, en province, restent toute leur vie sans en prendre : une sueur abondante est obligée de suppléer aux soins de propreté. Ne serait-il pas aussi bien de faire pour le corps ce que l'on fait si souvent pour la figure et les mains?

Le vulgaire craint de *se baigner durant la canicule.* Il est vrai qu'à cette époque les chanvres se mettent à l'eau, et que le soleil ardent pourrait produire des érysipèles, des méningites; mais en choisissant une eau limpide et pure, en choisissant le moment d'une température douce, les bains de rivière des mois d'août et de septembre sont mêmes préférables, à cause de la grande chaleur, à ceux des autres saisons. Les orages seuls doivent en éloigner, puisque les substances organiques décomposées qu'entraînent alors les eaux déterminent quelquefois, à la manière des marais, des fièvres intermittante.

L'empressement de nos chers compatriotes à faire de la médecine ne laisserait-il pas croire à un étranger superficiel que, dans notre pays, tous les Français sont médecins? Enveloppez-vous la tête et

traversez quelque rue, chacun de ceux qui vous connaissent ne manquera pas, en vous abordant, de vous indiquer une recette infaillible contre votre prétendu mal; cependant un horloger seul se mêle d'arranger une montre; un vétérinaire seulement s'occupe de traiter un cheval. Faut-il donc que le défaut de connaissances donne une hardiesse homicide à la compassion ou à la vanité? Mais on va plus loin : on prévoit, au milieu de la plus florissante santé, une maladie que la conscience seule indique; on détermine, avec autant de raison, quelle cause la doit produire. C'est un excès tantôt de bile, tantôt de sang, tantôt d'humeurs; et vite de tourmenter la bile, le sang, les humeurs malades, comme si ce que le peuple entend par humeurs n'était pas incompatible avec l'état de vie : d'après ces brillantes données, on se fait vomir, on se purge à outrance, on s'applique des cautères, *l'humeur rendue n'est plus dans le corps*, et on félicite sa prévoyance de la fatigue et des inflammations qu'on s'est données en combattant un fantôme. Il est vrai de dire que les cautères de précaution ne se pratiquent plus guère, que l'abus des saignées locales ou générales s'observe plutôt dans la pratique de quelques sectaires outrés que chez les gens du monde; cependant, pour se mettre à la mode des personnes qui, il y a dix ans, étaient tourmentées par la bile, se trouvent aujourd'hui tourmentées par le sang. Malheur au peuple s'il donne dans cet excès; mieux vaudraient encore les vieux purgatifs que l'exténuation par les émissions sanguines, source de scrophules, de désorganisations et de mélancolie!

Une plante vénéneuse et fétide (*nicotiana tabacum*) a donc pour tributaire le monde; mais, fidèle à sa physionomie, elle ne manque jamais, quelque travaillée qu'elle soit, de donner une odeur désagréable au corps et à l'haleine, et en même temps qu'elle énerve le système intellectuel, elle entraîne, par une salivation abondante, sinon l'épuisement, du moins un amaigrissement inévitable. Consultez les priseurs, les fumeurs, et même la populace qui chique : « L'un use de tabac pour sa pituite, qu'il lui fait rendre; l'autre lui est re-

devable de la vue et de l'ouïe, qu'il allait perdre ; un troisième, sans ce secours, eût été frappé d'apoplexie ; un quatrième, à sa faveur, a échappé à plusieurs maladies épidémiques et contagieuses. Mais cette salivation, si gratuitement répandue, ne fait qu'affaiblir et rendre plus accessible à la contagion. Quant aux glaires et à la pituite, on n'a, en supposant qu'il en fût quelque chose, qu'à mâcher une queue de raifort, et on verra qu'elle ne fait pas moins d'effet que la pipe de de tabac. (*Percy.*) »

Quoi qu'il en soit de cette habitude et du besoin impérieux qu'elle impose, les peuples du nord et les marins, doués d'une sensibilité moins impressionnable, semblent y trouver momentanément un stimulant avantageux, les uns contre le froid, les autres contre l'ennui d'une longue traversée ; mais alors ne devient-elle pas une cause évidente de scorbut et de scrophules?

La fumée de la pipe guérit quelques maux de dents ; mais, loin d'en être le remède par excellence, souvent elle en aggrave la carie.

La pipe n'assainit pas l'air, comme on semble le croire même dans nos amphithéâtres, elle ne fait que masquer les miasmes.

C'est à tort qu'on administre aux noyés des lavemens de tabac, qui peuvent produire le narcotisme ; l'emploi du sel commun sous la même forme mérite la préférence.

C'est à tort aussi que l'on permet de fumer dans les rues et d'empoisonner ainsi les passans, qui ne peuvent pas respirer sans avaler l'expiration nébuleuse d'un sale individu ; n'est-ce pas assez de supporter les estaminets, où, dans des flots de fumée, se délectent les amateurs de la pipe et du petit-verre.

CHAPITRE IV.

Virginité, allaitement, menstrues, âge critique.

Comment donc constater cette virginité, tour à tour réservée pour des princes et offerte à des prêtres, honorée des Romains et méprisée des Chinois, ainsi que de quelques peuplades sauvages auxquelles elle est encore à charge. La présence d'une membrane mince qui ferme plus ou moins l'ouverture du vagin, est, en général, le signe incontestable de la virginité, et toute fille vierge porte ce témoignage physique de son innocence ; mais il est vrai de dire que l'hymen manque quelquefois naturellement ; que plusieurs accidens, soit mécaniques, soit pathologiques, soit musculaires, le peuvent détruire, que quelquefois il résiste au coït ou se cicatrise ensuite. Toutefois je pense que ces cas exceptionnels, rares déjà, disparaîtront de plus en plus, à mesure que l'observation fera ses recherches sur des sujets plus désintéressés. Quand à l'adage latin, variable comme l'hymen qui lui sert de base, il varie encore selon l'organisation plus ou moins vasculaire de cette membrane et selon d'autres circonstances ; il induit donc souvent en erreur, par là il excuse les ruses qu'il provoque.

L'hymen fait partie de l'organisation des mammifères ; ainsi, dans les jumens et les ânesses qui n'ont pas été couvertes il consiste en une membrane semi-lunaire. C'est donc une erreur que de le croire uniquement accordé à l'homme dans des vues morales, comme si la monogamie perpétuelle n'avait pas plutôt sa base dans l'ordre social que dans la nature. Il est certain, dit M. *Cuvier*, que l'hymen doit avoir un autre objet que de servir de témoin de la pureté virginale ; il est possible, continue ce savant, que son utilité consiste à préserver des parties délicates du contact de l'air dans les jeunes animaux, afin d'en maintenir la sensibilité pour l'époque où elle doit s'éveiller.

Que de préjugés, dans le monde, au sujet de l'allaitement : des femmes, par un dévouement touchant, mais mal entendu, veulent à toute force nourrir leurs enfans ; d'autres éludent toujours ce devoir sacré. Observons, à ce propos, qu'en médecine la vérité se trouve rarement dans les extrêmes. S'il n'est pas, en effet, dans la nature qu'une femme bien portante refuse à son enfant le lait de sa mère ; il n'est pas plus naturel qu'une mère affectée de scorbut ou de scrophules, rachitique ou phthisique, etc., achève de transmettre, en se détruisant elle-même, une organisation vicieuse d'où, plus tard, sous quelque influence nuisible, résulteront des maladies dites *héréditaires*, quoiqu'elles ne le soient pas réellement : ajoutons que souvent la constitution d'une nourrice brune et l'air des champs corrigent certaines dispositions mortelles dans les villes. Que la femme donc qui pense nuire à son enfant et à elle-même en allaitant ne balance pas à le confier à des circonstances plus favorables ; ne doit-elle pas tout sacrifier à ses devoirs de mère?

Le sang des règles s'oppose-t-il à la fermentation panaire et alcoholique, trouble-t-il le vin, corrompt-il les viandes, fait-il tourner le lait et les sauces? L'expérience la moins attentive fait raison de ces préjugés. Le sang des règles, en effet, n'est pas autre que celui de la saignée ou d'une hémorrhagie nasale.

Quelques femmes appellent, par des bains de pieds, l'apparition des menstrues ; mais à peine celles-ci reparaissent, que le pédiluve est mis de côté, comme si la congestion des parties inférieures, prolongée par l'irritation d'un liquide chaud, ne devait pas plutôt favoriser que supprimer l'écoulement périodique.

Les femmes n'écoutent pas assez leurs règles ; le moindre trouble dans cette fonction les doit rendre attentives si elles veulent échapper à des maladies continuelles, à des désorganisations incurables. C'est pour n'avoir pas réclamé à temps des soins habiles, que plusieurs portent de vastes cancers qui entraînent, avec la mort, des douleurs atroces.

Quant à l'âge critique, si généralement redouté, c'est à tort qu'il

fait trembler la femme dont la vie active a satisfait aux devoirs maternels ; la nature, qui préside à ce changement de fonction, sait aussi l'accomplir innocemment. Mais si, par une cause quelconque, l'art doit intervenir, femmes, consultez plutôt le médecin habile que le médecin aimable.

CHAPITRE V.

Onanisme, aphrodisiaques, avortement.

J'aborde des erreurs que la plume a horreur de tracer : je poursuis, j'ai pris à tâche de ne taire la vérité devant aucune considération ; ce n'est pas d'ailleurs en détournant les yeux de dessus le vice qu'on y porte remède. Suivons les ravages de l'onanisme, dont, en général, ne s'affranchit complètement ni le sexe ni l'âge. On le voit prendre naissance dans les paroles de parens imprudens, dans les conversations surtout des domestiques ; dans les provocations de femmes déhontées, soit par des excitations directes, soit par des simulacres de coït ; dans les colléges, où les plus forts forcent les plus jeunes à leur prêter un ministère criminel ; dans les pensionnats de demoiselles, où un même lit reçoit souvent les deux *amies*, qui, par un raffinement inouï, se donnent des baisers ensanglantés. Quoi qu'il en soit de ces causes, dont l'énumération dispense de tout commentaire et de toute indication hygiénique, le chiromane sent de jour en jour faiblir davantage ses facultés intellectuelles, ses sens, ses forces, sa santé ; quelquefois son cerveau semble surexcité : heureux si ce symptôme n'est pas le présage de l'épilepsie ou de quelque névrose ! Par suite de cette manœuvre honteuse, les os se ramollissent et entraînent le rachitisme ; le cœur et les poumons, congestionnés, s'affectent ainsi que l'estomac ; de là une cause déterminante des nombreuses maladies de ces organes, dont les fonctions suspendues anéantissent la vie.

L'onanisme, soit qu'il y ait, soit qu'il n'y ait pas émission de

sperme, par la contraction plus forte qu'il imprime aux muscles, par l'excitation plus vive du système nerveux, par le sentiment de tristesse et de mécontentement dont il est suivi, altère bien plus profondément l'organisme que le coït répété un nombre égal de fois: l'application de cette vérité découle d'elle-même; mieux vaut ce remède qu'une mort précoce.

L'homme seul a le privilége de se livrer à l'amour dans toutes les saisons, mais ce privilége ne suffit pas : on va jusqu'à demander à des drogues une vigueur factice, qu'on désire inépuisable. Les cantharides, le phosphore, employés le plus généralement, soit sur soi-même, soit sur autrui, dans des intentions criminelles, manquent bien plus souvent de produire des désirs que des gastro-entérites et des inflammations de vessie : ces tentatives d'ailleurs se paient souvent de la vie. Quant aux poissons, aux viandes noires, aux autres alimens très-azotés et un peu stimulans (sans mériter la réputation d'aphrodisiaques que quelques-uns d'eux ont anticipée, puisqu'ils n'ont aucune action spéciale sur les organes génitaux), ils activent toutes les fonctions en fournissant une abondante réparation : ils favorisent donc la génération et les plaisirs de l'amour; la médecine ne saurait en blâmer l'usage.

La femme qui cède à la séduction ou au besoin porte, dans l'ordre actuel des choses, tout le poids de sa faute; tandis que son complice favorisé, n'a qu'à voler à de nouvelles conquêtes; aussi rien n'est-il plus commun chez les jeunes filles que les tentatives d'avortement : on consulte des matrones criminelles, on se fait pratiquer des saignées, on s'administre des emménagoges violens, on se confie même à des manœuvres directement meurtrières. Passons en revue ces différens moyens : les médecins sont tellement persuadés de l'inocuité de la saignée, qu'ils ne balancent pas de la prescrire, au besoin, pendant la grossesse, toutes les fois qu'elle n'est pas contr'indiquée par des dispositions à l'avortement; les emménagogues ne vont pas plus à leur adresse que les substances parées, dans nos formulaires, de vertus merveilleuses, ils produisent de graves superpurgations, des entérites,

des métrites, des convulsions et souvent la mort, sans pour cela expulser le fœtus ; les manœuvres d'une exécution très - difficile manquent rarement de blesser la matrice, dont les lésions deviennent alors funestes. L'intérêt personnel, qui parle plus fort que la morale du jour, doit à la longue faire raison de ces odieuses machinations.

La maladie vénérienne, soit qu'elle tire son origine d'un coït immodéré joint à de la malpropreté ou qu'elle dépende d'une cause inconnue, soit qu'elle se complique d'un virus ou que ce virus n'existe pas, soit qu'elle guérisse par les seuls antiphlogistiques ou qu'elle réclame des préparations mercurielles, soit que les accidens qui la constituent s'affaiblissent en traversant les générations ou se conservent les mêmes qu'au seizième siècle; la maladie vénérienne, dis-je, ne mérite-t-elle pas que celui qui s'expose à un coït impur cherche tous les moyens d'échapper aux ravages qu'elle entraîne.

CHAPITRE VI.

Détracteurs de la médecine, maladies, médicamens.

Des gens du monde, du reste, très-respectables, qui ont étudié les sciences physiologiques dans les classiques latins et grecs ou dans les romans de l'époque, se croient en droit de combattre l'existence de la médecine en niant ses effets. Mais, si l'art n'existait pas, le nuisible et l'utile seraient confondus, le bon et le mauvais médecin seraient la même chose, ce que personne ne s'avise de dire : il suffit d'ailleurs que chacun de nous reconnaisse des influences favorables ou contraires à sa santé et à ses maladies pour que la collection de ces faits, classés avec ordre, établisse une science éminemment utile ; il suffit que le sulfate de quinine enlève par enchantement une fièvre intermittente rebelle, pour que la médecine soit amplement vengée de ses petits détracteurs. Que des philosophes, sans cesse malades,

versent le ridicule sur des médecins qui ne peuvent les guérir; qu'un mal incurable arrache des plaintes et des injures même, rien de plus naturel; mais que, pour paraître braver la mort en bonne santé, faire le bel esprit avec de vieilles plaisanteries, on s'érige contre une science qui, quoique imparfaite, n'en rend pas moins d'immenses services à l'humanité, voilà qui tient de l'absurdité et de l'ingratitude. Ces ridicules déclamations, impuissantes contre la science, éteignent le zèle du médecin et le dégoûtent : sont-ce là les encouragemens dus à une profession qui, pour être exercée avec dignité, réclame tant de connaissances et de dévouement.

Rien n'est digne de pitié comme les idées du peuple sur ses maladies ; il a tantôt le sang brûlé ou calciné, tantôt une humeur sur la poitrine, sur la tête ou sur tout le corps ; il accuse son mal dans ses tendons, qu'il appelle ses *nerfs ;* il fait communiquer le cerveau et les narines dans le coryza, qui lui semble un rhume de cerveau ; il donne le nom de *fièvre* à toute altération accompagnée de mouvement fébrile ; il explique tout par des contes plus ou moins ridicules ; il trouve la cause de la gravelle dans des fruits pierreux ; il croit encore qu'on meurt de rien, et il veut guérir de tout. Comme il est impossible d'encadrer avec méthode dans des règles générales des erreurs particulières, je vais signaler tour à tour les principales sur la pathologie.

Nous ne sommes plus au temps où un roi de France ou d'Angleterre guérissait les écrouelles, mais nous entendons dire tous les jours qu'elles sont contagieuses ; on ne songe pas que là où elles règnent d'une manière endémique, elles apparaissent sous des influences locales évidemment les mêmes pour tous les malades ; mieux vaudrait l'ancien préjugé que celui qui ravit à de malheureux enfans les soins affectueux de leurs parens, soins auxquels ils ont d'autant plus de droits qu'ils ont reçu en naissant une plus chétive organisation. Mêmes erreurs sur le scorbut, la teigne; mais jamais un observateur n'en a constaté avec rigueur la transmission. Quant à

la contagion de la fièvre jaune et de la peste, on devrait la bien observer avant de la discuter.

Selon le peuple, toute maladie est guérissable; il accuse d'ignorance le médecin dont la conduite franche décèle l'impuissance de l'art, et vite il court aux promesses d'un charlatan qui s'échappe avant l'administration de ses remèdes : autant vaudrait demander que la médecine reconstruisît de toute pièces et rendît immortel.

S'agit-il d'un malade curable; il veut être rétabli de suite, comme si la nature ne suivait pas dans la guérison d'un organe altéré des lois aussi fixes et aussi immuables que celles qui président à l'accroissement successif de l'organisme : la médecine ne fait que favoriser ces lois.

D'un autre côté, le peuple pense qu'on ne peut que difficilement guérir sans remèdes, aussi introduit-il toujours quelques drogues même entre les bords d'une plaie, quoique la nature indique assez de rapprocher les parties saignantes. Ces baumes, ce persil haché, cette eau-de-vie aromatisée, ces racines écrasées augmentent le travail de la cicatrisation en la rendant plus large, de là surcroît de douleurs et surcroît de difformités.

Arrive-t-il de faire une chute, de suite les vulnéraires inévitables, dont l'action stimulante aide à développer la tendance inflammatoire, toujours trop redoutable après une vive commotion.

Survient-il un ulcère, bien que, s'il est guérissable, la position, le repos, la propreté, quelques lotions menagées de chlorure de chaux en soient les meilleurs remèdes, on le couvre d'emplâtres, d'onguens, topiques irritans des plus propres à rendre la guérison interminable.

Ne voit-on pas encore quelques personnes appliquer des morceaux de veau sur des cancers dont elles veulent apaiser la voracité; cette viande, putréfiée si vite, en empêchant le libre écoulement d'un pus âcre et fétide, augmente évidemment les ravages de l'ulcère.

On prête des qualités offensives au *vent du boulet*, comme s'il était possible « qu'un corps aussi peu dense que l'air, avec quelque

vîtesse qu'on le suppose déplacé, offense nos solides. » (M. *Richerand*, Erreurs populaires relatives à la médecine.)

Le peuple veut que la jaunisse ait son spécifique dans l'eau de carottes jaunes, d'après la fameuse doctrine des signatures; la chelidoine, la pulmonaire, les orchis ont été aussi vantés comme d'excellens remèdes dans les affections du foie, des poumons, des testicules. La raison et l'expérience ont montré le vide de cette théorie ingénieuse de *Paracelse*.

Quel volume contiendrait tous les remèdes de la goutte, par conséquent de combien d'erreurs n'a-t-elle pas été la source. Loin de nous tant de drogues au moins inutiles, et les remèdes secrets, et la méthode incendiaire de *Brown*, d'où semble venir ce proverbe : *la goutte ne supporte pas l'eau;* ne cherchons que dans des observations rigoureuses et dans les analyses des chimistes l'indication d'un traitement rationnel, dont en général le régime végétal et les boissons délayantes semblent être la base.

Nos paysans, dont l'habitude est encore de consulter sur la disparition du lait de leurs vaches un devin qui trouve toujours dans l'étable quelque clou ensorcelé ou quelque drogue qu'il sait glisser en compère habile, ces mêmes paysans vont chez le sorcier faire charmer une plaie ou une brûlure, la morsure d'une vipère ou celle d'un chien enragé. L'homme surnaturel, tout en laissant s'aggraver le mal, fait quelques signes ridicules, ordonne de brûler de vieilles savates, fait manger une omelette avec lui, etc.; quoi qu'il ait la science des miracles, il n'a celle de l'argent qu'autant qu'il puise dans la bourse des niais qui le consultent.

On a été jusqu'à penser qu'un chien enragé pouvait communiquer sa rage aux personnes qu'il avait mordues des années avant d'être malade, de là le précepte de tuer tout chien qui mord un homme, pareille opinion (prêtant à un individu la faculté de donner ce qu'il n'a pas) porte avec elle sa réfutation.

Le peuple sans doute, d'après l'ignorance avérée de quelques praticiens, a confié en aveugle le traitement des fractures et des luxa-

tions à des hommes étrangers aux plus simples notions de mécanique et d'anatomie, cette routine se conserve encore dans toute sa vigueur. L'ignorant renoueur excelle quand il n'existe ni luxation ni fracture; dans le cas contraire il estropie le malade, ou au moins il fait traîner en longueur un traitement dont le meilleur résultat n'est jamais sans quelque difformité.

Une opinion assez répandue veut que l'appareil des fractures ne reste appliqué que trente jours, tandis que celles des membres inférieurs réclament deux mois de traitement, tandis que quatre-vingt jours suffisent à peine pour consolider celles du col du fémur.

Qui n'a pas entendu parler des *gales rentrées*, des *laits répandus*, auxquels certaines personnes attribuent toute la kyrielle de leurs maladies. Qu'une éruption cutanée disparaisse en même temps qu'une inflammation se déclare dans un autre point, voilà ce que prouve l'observation de tous les jours, le patient alors a une pneumonie ou une gastro-entérite, et non une gale qui va se nicher dans un organe ou dans un membre. Les laits répandus ne sont qu'un état pathologique dû à une fausse direction des matériaux sanguins destinés à la glande mammaire; mais on n'a jamais trouvé de lait bien constaté que dans les mamelles. Les inflammations consécutives aux gales rentrées et aux laits répandus peuvent bien, à la suite de traitemens mal ordonnés, passer à l'état chronique et tourmenter continuellement la vie du malade; mais toujours est-il que l'idée des gens du monde qui fait voyager le lait et la gale dans nos tissus est complètement fausse.

Les sueurs rentrées donnent lieu à une pareille erreur; on s'imagine devoir faire sortir la sueur, et là, comme dans toutes les maladies qui débutent, le peuple administre force vins chauds et force sudorifiques, qui peuvent bien enlever une inflammation naissante, mais qui ne manquent jamais de l'aggraver considérablement dès qu'elle se trouve localisée.

On suspend encore les noyés par les pieds afin de leur faire rendre l'eau qui les a suffoqués; cette manœuvre, en congestionnant le cer-

veau, détermine des apoplexies et ne chasse jamais des poumons la petite quantité d'eau qui ne met pas d'obstacle à la respiration.

Il suffit que quelqu'un se pense malade pour qu'il le soit; cette pensée n'annonce-t-elle pas, en effet, du trouble dans l'organe qui la produit? Se moquer des malades imaginaires, qui réellement souffrent, autant vaudrait rire de la folie ou de la démence; ce préjugé détourne souvent de toute médication active.

C'est à tort aussi que le lait est regardé comme l'antidote de tous les poisons; il décompose bien en partie les sels d'étain, de mercure, mais il n'a pas d'action neutralisante sur la plupart des autres substances vénéneuses; pour citer un exemple, il n'a pas d'action sur l'arsénic (acide arsénieux). L'indication la plus généralement applicable dans tout empoisonnement, c'est de faire vomir de suite en titillant la luette ou en gorgeant de boissons délayantes.

Rien de risible comme d'entendre expliquer par les envies des femmes enceintes les taches de la peau des enfans: dans ces petites altérations cutanées on voit des lentilles, des groseilles, des fraises, des huîtres, etc.; on a été jusqu'à voir un scrotum sur l'avant-bras d'une demoiselle: « c'était, dit M. *Richerand*, le sac d'une tumeur enkystée fort ancienne; il me fut bien facile d'enlever le prétendu scrotum. »

Une prévention nuisible règne contre les cautères; on croit qu'une fois établis ils ne peuvent plus être supprimés; aussi les malades préfèrent-ils un vésicatoire: celui-ci, plus douloureux, entraîne une suppuration plus abondante, sa suppression, par conséquent, contrarie davantage les habitudes de notre économie; le cautère, dont l'action profonde ne peut pas être remplacée par le vésicatoire, se supprime sans danger avec quelques précautions.

Les eaux peuvent-elles produire le goître? Dans les contrées où il est endémique, les habitans de la cime des montagnes et des côtés exposés au midi n'en sont pas atteints, quoiqu'ils usent des mêmes eaux que les malheureux qui occupent la vallée ou qui ne reçoivent pas une insolation abondante. Le goître n'a donc pas sa cause dans les

eaux ; celles-ci ne produisent pas davantage la carie des dents ; tout le monde a observé tantôt des dents gâtées, tantôt des dents bien conservées, chez des personnes dont les boissons ne diffèrent pas sensiblement. Comme les dents correspondantes de chaque côté se gâtent assez souvent à la fois, il est plus probable que la carie a sa cause prédisposante dans une mauvaise organisation dentaire, dont le développement a été dérangé par quelque maladie ou quelque influence nuisible.

Le peuple, en mettant des idéalités morbides à la place des véritables altérations d'organes, ne conçoit pas combien il est difficile de remédier à la destruction d'un tissu ; comment deux méthodes, qui semblent opposées, peuvent, en combattant des symptômes différens ou en provoquant une crise quelconque, conduire à une terminaison heureuse ; ainsi la colique de plomb se guérit également par les émolliens ou par les purgations répétées.

Il nie le plus souvent dans ses guérisons la coopération de la nature et de l'art ; tantôt il n'a guéri que parce qu'il devait guérir ; tantôt il ne doit la vie qu'à M. un tel, au sang de la crête d'un coq, à des queues de cerises, etc. Il faut avouer alors que l'on est bien heureux de trouver dans l'imagination des malades les vertus médicatrices qui manquent aux drogues.

Les gens étrangers à l'art de guérir se partagent en deux grandes classes : l'une déclare la médecine conjecturale, fait l'esprit fort par vanité, et suppose, dans son ignorance méprisable, que l'homme du monde conjecture avec les mêmes données que l'homme de l'art ; l'autre conserve une croyance illimitée dans les spécifiques dont regorgent les formulaires ; elle ne peut se persuader que chaque maladie n'ait pas son remède propre, que la médecine expectante soit si souvent nécessaire, et qu'alors ce soit faire beaucoup que ne rien faire de nuisible.

C'est encore au défaut de connaissances sur l'organisation que sont dus ces préjugés grossiers, affirmant qu'on redresse tous les bossus. L'orthopédie corrige, par l'exercice, par un régime approprié et des

appareils ingénieux, les déviations dépendantes de la faiblesse des muscles ou d'un ramollissement osseux ; mais elle respecte les traces de la carie, et ne tente pas des expériences mortelles.

Les eaux minérales ne méritent ni le sourire ironique des gens du monde, ni la confiance démesurée des malades : un organe détruit ne se régénère pas plus sous leur influence qu'avec tout autre remède; elles peuvent même hâter la mort, en excitant une nouvelle inflammation. On voit combien il serait pitoyable de les ordonner à tout malade riche qu'on ne peut guérir. D'un autre côté, ces préparations sulfureuses, magnésiennes, ferrugineuses, etc., jouissent par elles-même d'une efficacité incontestable dans certaines maladies ; on les accuse d'être souvent inutiles, comme si un bon agent thérapeutique ou un bon médecin pouvait toujours guérir.

Grâces à l'observation, on abuse moins du traitement mercuriel, il devient même inutile dans la plupart des maladies vénériennes. Comme il reste à prouver, que leur guérison ne soit pas aussi solide par les antiphlogistiques que par les mercuriaux, ceux-ci, je pense, ne doivent être employés que dans les cas rares où les accidens syphilitiques, soit primitifs, soit consécutifs, résistent à un traitement plus simple.

Si dans ces derniers temps on a mis à leur juste prix les médicamens minéraux, si l'on est revenu des propriétées merveilleuses des plantes, depuis quinze ans aussi l'on abuse des émissions sanguines; et au lieu de rire de l'irritation, qui sème l'épouvante et qui fait secte en dehors de l'expérience, on se fait un jeu du sang des hommes, on rompt l'équilibre de leur organisation; et, lymphatiques, épuisés, vieux avant l'âge, ils ne sont bon qu'à garnir un hôpital ou une chambre de malades. Pourquoi la saignée, entre les mains de *Morgagni*, de *Boërhaave*, de *Sydenham*, de *Corvisart*, n'aurait-elle pas produit les merveilles que l'on chante de nos jours? Leurs malades étaient-ils autres que les nôtres, ou avons nous d'autres préventions?

On commence aussi à croire dans le monde qu'il n'est plus besoin d'opération sanglante pour débarrasser de la pierre; on vante dans tous les cas le broiement, bien qu'il ne soit pas applicable, si le malade

se trouve éminemment nerveux, s'il porte un catarrhe de vessie, si le canal de l'urètre ne se prête pas à une dilatation suffisante, s'il existe un calcul très-dur ou très-volumineux. Toutefois c'est avec peine que nous voyons la lithotricie pratiquée seulement par quelques mains privilégiées. Est-il donc besoin, pour broyer un calcul, d'être né lithotriteur? Nous devons à ce propos des éloges aux professeurs dont les leçons et les attaques contre le monopole chirurgical ont enfin rendu cet art abordable à tous les élèves et à tous les praticiens : aussi, c'est à présent qu'il n'est plus permis de mettre une distinction entre les docteurs en médecine et en chirurgie; leurs études et leurs examens ne sont-ils pas les mêmes? Que change donc à leur instruction le titre différent de leur thèse.

CHAPITRE VII.

Médecins, officiers de santé, pharmaciens, charlatans.

Un grand malheur des médecins, c'est d'être jugés par des gens qui ne le sont pas. Mais ne leur est-il pas plus pénible encore d'être calomniés par certains confrères, plus occupés de ravaler un rival que de traiter les malades? Le médecin doit s'attendre à toute injustice : les gens du monde ne lui donnent leurs faveurs, n'estiment son mérite qu'après avoir exigé de lui des assauts de babil, de charlatanisme et d'audace, misérables accessoires, preuves négatives des talens. Importe-t-il donc plus à un homme grave d'exceller dans le rôle de nouvelliste ou d'acteur aimable que dans l'exercice sacré de sa profession.

Les uns pèsent les opinions politiques ou religieuses d'un médecin, plus que s'il s'agissait d'un diplomate ou d'un confesseur; aussi des confrères complaisans modèlent-ils leurs principes politiques, religieux sur ceux de leur cliens; d'autres ne veulent que d'un médecin marié, comme si alors il était plus maître de son temps, plus apte aux travaux du cabinet, et comme s'il ne pouvait trouver une moralité irré-

prochable que dans le mariage, qui lui-même en manque si souvent. Quelques anciens ne mettent leur confiance que dans les cheveux blancs, seul signe incontestable, selon eux, de la prudence, de la discrétion et du mérite : à *Bichat* ils eussent préféré le vieux *Sangrado*.

Ceux-ci confient leur vie au protégé de monsieur ou de madame un tel, personnages ridicules qui ne seraient pas écoutés à propos d'une bagatelle ; ceux-là pensent que le plus voisin est le plus habile ; et routiniers, quoi qu'il advienne, ils semblent s'être donnés avec des droguistes au dernier vivant les uns des autres : on devine de quel côté se trouve la meilleure chance.

Notre profession se trouve initiée à des intérêts si intimes, qu'elle ne peut guère faire que de lier d'amitié les malades avec le médecin, dont la sollicitude, les conseils, les paroles de consalation témoignent quelque affection. Certaines personnes cependant se dispensent volontiers de ce souvenir de bienveillance ; elles se dispensent même des honoraires, soit qu'elles mettent à leur profit un excès de délicatesse au-dessus de toute idée mercantile, soit qu'elles s'imaginent n'avoir pas été assez bourrées de médicamens, soit que, oublieuses à volonté, elles prennent le ton de ne pas payer leurs dettes. Mais, d'un autre côté, il faudrait rougir pour le médecin qui, n'envisageant que l'argent, ne serait pas toujours prêt à donner gratuitement des secours au malheur et à l'indigence, qui, en échange de quelques formules ou de quelques opérations, priverait des pauvres malades d'un peu de bouillon et de leur pain.

Je ne parlerais pas de l'abonnement de quelques établissemens, si chaque individu portait la même confiance dans le même médecin, et si je ne regardais pas comme peu digne d'une profession libérale toute gêne à la liberté de celui qui l'exerce. Mais que penser de ces rénégats de l'honneur, qui, composant avec l'avarice, se mettent au rabais, eux dont les entrevues avec leurs confrères ne sont connues du public scandalisé que par leurs grossières injures ou leurs voies de fait, plus grossières encore. En finissant cette article, rappelons à

quelques médecins que l'ascendant même des talens ne donne aucun droit au despotisme, et que la république médicale ne supporte point d'esclaves.

Si la médecine pratique perd tous les jours de sa considération, ne doit-elle pas cette défaveur à des ignorans qui se glissent dans la classe des officiers de santé, classe qui fournit aussi des hommes d'un grand mérite; mais par cela même je voudrais, comme le veut tout le monde, que les officiers de santé capables fussent élevés au doctorat, et qu'on suspendît les autres dans l'exercice d'un art qu'ils dégradent et qu'ils avilissent.

Des pharmaciens se mêlent assez souvent de substituer à l'ordonnance des substances d'une moindre valeur, et qui, selon eux, doivent produire les mêmes effets; souvent aussi leurs médicamens, détériorés ou falsifiés, paralysent les indications thérapeutiques le plus savamment combinées. N'est-ce pas alors se moquer des malades et des médecins? D'autres transforment leur laboratoire en arsenal de remèdes secrets; ils y donnent aussi des consultations : on conçoit que chaque malade s'en aille les poches pleines..... de drogues. Que d'abus!

Le charlatanisme, affublé d'une caisse et d'une clarinette, colporteur de thé de Suisse et d'eau de Cologne, trafique impunément de la santé et du modique salaire de nos paysans; sous une forme plus misérable, il étale sur une place publique des chapelets de dents bizarres, enseignes de manœuvres grossiers soi-disant dentistes; c'est lui qui tapisse les rues d'innombrables affiches blanches, rouges, jaunes, bleues, où il trace en lettres énormes une nomenclature hideuse de maladies dégoûtantes.

A mesure qu'il subtilise, il achète des éloges dans les feuilles publiques, et vante tout à son aise les remèdes les plus absurdes comme des spécifiques infaillibles : la province, confiante dans ces annonces, ne manque jamais de mordre à l'hameçon. D'autres fois le charlatan ambitionne une condamnation qui fasse connaître son remède secret;

l'arrêt paraît, la drogue se vend par cela seul qu'elle a été défendue comme nuisible.

Qui pourrait suivre toutes les métamorphoses des fauteurs du charlatanisme : ceux-ci n'entrent chez leurs cliens qu'avec quelque chose d'aimable à dire aux femmes, et, histrions de ménages, ils minaudent jusqu'à la fin de la visite leur voix et leur servilité ; ceux-là brillent dans un cercle avec des discours préparés d'avance; ils s'entendent avec un confrère complaisant, et s'échangent les complimens les plus flatteurs et les plus ridicules.

L'un envoie son domestique dans la Chaussée d'Antin et le faubourg Saint-Germain, pour le demander la nuit de la part d'un prince; un autre fait tambouriner son chien, qu'il prétend avoir perdu, et promet vingt-cinq louis de récompense, afin que, parlant de sa générosité on parle aussi de lui; celui-ci se fait apporter pendant le dîner un billet, il s'exquive..... chez lui prendre son café, car personne ne l'attend; celui-là déclame contre la vaccine, le sulfate de quinine; il brigue une dispute polémique qui fasse paraître son nom dans les journaux : si personne ne répond, il se réfute lui-même. Quand le bon sens public fera-t-il justice de ces misères.

CHAPITRE VIII.

Mégalanthropogénésie, physiognomie, crânioscopie, magnétisme animal, mort.

On a publié des livres sur l'art de procréer des sexes à volonté, et le peuple de lire ces livres, et quelques-uns d'y croire ; de là de douloureux efforts pour que tel testicule féconde tel ovaire, et non pas tel autre. L'expérience directe par l'ablation successive des testicules et des ovaires a prouvé que la différence des sexes est indépendante de chacun de ces organes ; peine est donc inutile de mutiler les plaisirs de l'amour. Les seules conjectures un peu plausibles à ce sujet se tirent de la constitution des parens. Si, en effet, les femelles prédo-

minent dans la naissance de nos animaux domestiques, où un seul mâle s'accouple avec plusieurs femelles, il est permis, jusqu'à un certain point, de penser que, dans un mariage, l'individu le plus vigoureux, ou le plus amoureux, fournissant le plus au coït, devra aussi imprimer davantage la similitude de son sexe.

Un autre préjugé accorde aux parens doués de dispositions heureuses la faculté de les transmettre à leurs enfans ; ainsi dit-on : *bon chien chasse de race, tel père tel fils ;* la noblesse héréditaire aurait-elle eu quelque part pareille origine? Il est certain que le fils d'un homme de génie a rarement du génie. On sait, en effet, que l'intensité d'action du cerveau semble en raison inverse de l'activité des organes génitaux. (Minerve et les Muses étaient vierges ; l'âne et le verrat sont à la fois les plus lubriques et les plus stupides des animaux.) L'homme donc, dont le cerveau absorbe toute la vie par des pensées fixes, doit déployer peu d'énergie dans le coït, et ne donner naissance qu'à des individus médiocres. Un amour violent peut seul produire un homme de génie : *Confucius, Mahomet, Galilée, Dalembert* et plusieurs autres étaient d'illustres bâtards. Les enfans naturels et les aînés présentent généralement des dispositions saillantes. Il serait donc à désirer que, plus sobre de jouissance, l'homme songeât davantage à l'avenir de sa progéniture.

La physionomie ne se transmet guère plus que le génie : aussi jamais deux individus absolument semblables. Pourquoi donc, au moment de la naissance, ces protestations inévitables de la ressemblance du nouveau-né avec sa mère, et surtout avec son père? Une erreur plus grave fait juger, d'après la mine, et au premier coup-d'œil, un inconnu. Qu'arrive-t-il ? on prend à chaque instant un scélérat pour un homme de bien, un homme habile pour un homme capable. Le véritable physionomiste devine plutôt les penchans des hommes d'après leur constitution que la moralité d'après les traits du visage ; ce qui rappelle trop les lignes *vitales, lubriques* de l'absurde chiromancie. Il est cependant certains traits dont les plis et les formes décèlent le jeu des passions habituelles (César semble avoir lu son

destin sur les faces maigres et sombres de Cassius et de Brutus) ; mais peu d'hommes saisissent ces nuances délicates. Ce que la physionomie indiquerait le mieux , ce serait peut-être les âges , si tant de femmes ne donnaient le démenti à sa présomption.

Quelques personnes notent certains rapports entre le nez , la bouche et les organes génitaux ; mais , d'après ce *consensus unus* , tous les membres jouiraient, par harmonie, d'une proportion mathématique, et le calcul *à priori* pourrait soumettre à ses lois des secrets d'organisation dont l'usage rend d'ailleurs la mesure extrêmement variable.

La crâniologie est l'art de préjuger les aptitudes par l'examen du crâne. Quoique M. *Gall* ait eu grand soin de faire remarquer qu'elle ne préjuge que les dispositions des hommes , et non leurs actions , des personnes, mettant de côté cette vérité fondamentale , ne voient dans la crâniologie que l'art de dire la bonne aventure ; ainsi il arrivait souvent au fondateur de cette science de s'entendre demander : combien ai-je eu d'enfans ? combien dois-je vivre d'années? D'autres ne croient nullement à la crânioscopie; ils mettent toujours les facultés dans une sphère autre que celle de l'organisation ; c'est absolument comme s'ils voulaient respirer sans poumons, digérer sans estomac , afin de faire une digestion et une respiration métaphysiques. Mais dire que les fonctions du cerveau sont exactement localisées avec leurs organes dans les protubérances désignées , ce serait pousser trop loin la confiance dans ce système ; on sait seulement que la partie antérieure du cerveau forme l'organe principal des facultés intellectuelles , et la partie postérieure l'organe des facultés affectives. Quant aux parties latérales, si développées chez les carnassiers , elles semblent constituer l'organe de la conservation individuelle.

Les songes, regardés si long-temps, et de nos jours encore, comme des avertissemens célestes ou des annonces de l'avenir (on sait de quels secours ils sont à la loterie) , font pressentir les idées absurdes que l'amour du merveilleux a jetées sur le somnambulisme. Si , en effet , on ne peut guère ne pas admettre qu'un sommeil agité produise, ou mieux laisse se produire certains actes de l'intelligence et de la loco-

motion ; d'un autre côté, ne faudrait-il pas une foi bien robuste pour digérer une foule de contes, entre autres choses que certains somnambules ne voient qu'avec la chandelle qu'ils allument, que l'interposition d'un corps opaque entre les yeux et le papier ne les empêche pas d'écrire, qu'ils courent impunément sur les toits.....

J'arrive au magnétisme animal. Un homme peut produire sur un autre homme certains phénomènes qui semblent dépendre de la réciprocité d'action de leurs systèmes nerveux. Le mesmerisme existe donc ; mais ces phénomènes, exagérés par les uns et rabaissés par les autres, mal interprétés encore, réclament un homme de génie qui les mette dans la science à leur véritable place. Que le peuple, en attendant, se garde bien de croire à la médecine infuse des magnétiseurs et des dames magnétisées.

Les anciens, afin de sentir tout le prix d'une vie qui échappe, et dont la longueur se compte plutôt par les souvenirs que par les années, entremêlaient leurs fêtes et leurs réjouissances de l'idée de la mort. Cette idée, en écartant le passé, l'avenir, l'égoïsme, permettait à leurs sens épanouis de s'enivrer d'un plaisir que nous ne savons plus ni goûter ni imaginer. Nous, au dix-neuvième siècle, nous frémissons à la pensée de la mort, ou du moins notre teinte mélancolique se rembrunit. Insensibles à la perte d'une vie, sinon lourde, du moins indifférente ; insoucians sur les regrets que nous devons laisser, parce qu'ils seront courts ; oublieux des peines futures, auxquelles on ne croit guère, nous ne redoutons donc dans la mort que les souffrances. Mais qu'un cruel préjugé n'empoisonne pas l'avenir de nos derniers instans ; cette vie, comme un songe, commence sans notre consentement, et finit à notre insu. L'homme, en perdant tour à tour sa raison, sa mémoire, ses sens, n'assiste pas davantage à sa destruction qu'à sa naissance ; et les douleurs, si elles existent à l'heure même de la mort, semblent plus légères que celles de la plus légère maladie. La mort donc, être négatif et idéal, insensible comme le sommeil qui soulage de la journée, ne doit nous apparaître que

comme un long et paisible repos, dont les premiers instans sont seulement troublés par des visites étonnées, des cierges, des sermons et des actes testamentaires.

Loin de nous encore cette idée d'être mangés des vers, puisque nos corps, rendus inaccessibles aux insectes qui les produisent, n'en peuvent recevoir le germe. Après cette vie, les élémens qui nous constituent, séparés et combinés tour à tour par les lois physiques, fournissent sans discontinuer à la métempsycose matérielle du monde ; et si nous avons à cœur d'être mis un jour à contribution par les baudets futurs, nous avons aussi l'espoir de composer la fleur des champs, le royal diadême, l'homme de génie, l'azur d'un beau ciel et le cœur vierge de l'innocence.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Oportet autem non modò se ipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa. *Sect.* 1, *aph.* 1.

II.

Tenuis et exquisitus victus, et in longis morbis semper, et in acutis ubi non convenit, periculosus. Et rursùs ad extremum tenuitatis progressus victus, difficilis. Nam et repletiones ad extremum progressæ, difficiles sunt. *Ibid.*, *aph.* 4.

III.

Ubi igitur peracutus est morbus, statim extremos habent labores, et extremè tenuissimo victu uti necesse est. Ubi verò non, sed pleniorem victum exhibere licet, tantùm à tenui recedendum, quantùm morbus remissior extremis fuerit. *Ibid.*, *aph.* 7.

IV.

Quartanæ æstivæ plerumque fiunt breves; autumnales verò longæ, et maximè quæ propè hyemem incidunt. *Sect.* 2, *aph.* 25.

V.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt, et exancerbantur. *Sect.* 3, *aph.* 19.

VI.

Tabes maximè fit ætatibus ab anno octavo decimo, usque ad quintum trigesimum. *Sect.* 5, *aph.* 9.